L'IDÉE DE RÉPARATION

L'idée de réparation est bien au cœur de la spiritualité qui s'est développée dans l'Église suite aux apparitions de Jésus à Marguerite-Marie. L'Heure Sainte que les chrétiens ont pris l'habitude de passer le jeudi soir dans une église est notamment destinée à « réparer » toutes leurs fautes d'ingratitude envers le Très-Saint-Sacrement de l'autel.

Après avoir rappelé que le Christ est Celui qui a offert le Sacrifice « en rémission de nos péchés », pour les « réparer », pour nous réconcilier avec le Père, nous verrons comment nous pouvons, comment nous devons participer à cette œuvre de réparation.

I. LE CHRIST A OFFERT UN SACRIFICE À SON PÈRE POUR RÉPARER TOUS LES PÉCHÉS DU MONDE

A. LA CONTESTATION

Aujourd'hui le mot *réparation* n'est plus tellement employé. Il semble même refléter, aux yeux de certains, une spiritualité doloriste et janséniste de chrétiens qui, au lieu de se réjouir d'être pardonnés par la Miséricorde inépuisable du Seigneur, passent le plus clair de leur temps à Lui demander pardon de leurs fautes. Ils oublient tout simplement la parabole de l'enfant prodigue dans laquelle Jésus nous fait contempler un Père qui est tout heureux de faire la fête avec l'enfant qui revient à Lui après une très longue fugue et qui ne lui demande absolument pas de réparer les conséquences de son départ. Comme il a demandé de pouvoir disposer immédiatement de sa part d'héritage, on a dû revendre des terres et des tracteurs, on a dû travailler davantage pendant que lui gaspillait toute une fortune. Et, lorsqu'il revient, son père n'exige de lui aucune réparation ! On comprend d'ailleurs que le frère aîné en soit scandalisé : « Ce n'est pas juste ! »

Alors, comment les chrétiens peuvent-ils penser que Jésus soit venu sur terre « expier » nos péchés, les « réparer ». Comment peuvent-ils accepter d'entendre dire que Jésus est venu sur terre offrir à son Père un sacrifice « en rémission de nos péchés » pour les expier, pour les réparer ? N'est-ce pas revenir à la pensée de nos ancêtres païens qui pensaient pouvoir apaiser la colère des dieux en leur offrant des sacrifices sanglants. Telle était la religion des Aztèques ; telle était la religion des grecs sacrifiant Iphigénie pour que les dieux leur fassent gagner la guerre en envoyant des vents favorables sur leur flotte ; telle était la pratique des cananéens immolant leurs premiers-nés aux « baals » phéniciens. Or, Dieu a fait comprendre une bonne fois à Abraham qu'il ne devrait plus jamais Lui offrir un enfant en sacrifice.

B. L'AFFIRMATION EXPLICITE DE L'ÉCRITURE

Tout intelligente qu'elle soit, cette contestation de l'idée de réparation ne doit pas nous déstabiliser. Pourquoi ? Parce qu'elle est au centre de notre *Credo* chrétien : Jésus n'est pas seulement venu sur terre pour crier haut et fort que son Père était un Dieu plein de miséricorde ce que les juifs savaient déjà ! –, mais pour offrir à son Père le Sacrifice parfait qui nous réconcilierait avec Lui. Tous les livres du Nouveau Testament proclament le caractère sacrificiel de la mort du Christ, à commencer par le récit de la Dernière Cène : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui va être répandu pour la multitude, en rémission des péchés » (*Mt* 26,28). « Le Chris

s'est livré pour nous, affirme l'Apôtre, en offrande et sacrifice à Dieu, en parfum d'agréable odeur » (*Ep* 5,2).

La lettre aux Hébreux présente tous les sacrifices de l'Ancien Testament comme l'annonce du Sacrifice parfait que le Christ devait offrir à son Père lorsqu'Il entrerait une fois pour toutes dans le sanctuaire du ciel, « non pas avec du sang de boucs et de jeunes taureaux, mais avec son propre sang, après nous avoir acquis une rédemption éternelle » (*Hb* 9,12). Dieu a de la suite dans les idées. S'Il a demandé au peuple d'Israël de célébrer des sacrifices sanglants pendant des siècles dans le temple de Jérusalem, c'est qu'Il savait depuis toujours que ces sacrifices devaient préfigurer le Sacrifice unique que son Fils Lui offrirait, lorsqu'Il serait crucifié en dehors des portes de la ville.

N'allons donc pas dire que les juifs étaient ridicules de sacrifier chaque année pour Dieu des milliers de bêtes. Ils ne faisaient qu'obéir aux prescriptions précises du Lévitique en ce domaine. Des prescriptions que Dieu Lui-même avait dictées afin que l'immolation de ces bêtes annonce le sacrifice par lequel Il se réconcilierait à jamais tous les hommes avec Lui.

L'apôtre bien-aimé qui insiste tant sur l'amour absolument gratuit du Père pour ses enfants, n'hésite pas à présenter le Christ comme « l'avocat » qui ne cesse d'intercéder pour nous auprès du Père, comme « la victime de propitiation » qui s'est offerte pour nos péchés et pour ceux du monde entier » (1 *Jn* 3,1-2). Dès le début de son Évangile, nous entendons Jean-Baptiste nous présenter Jésus comme « l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (1,29). Et, dans l'Apocalypse, il nous fait assister à la liturgie céleste en laquelle tous les saints se prosternent devant l'Agneau de Dieu pour Lui chanter leur hymne d'action de grâce : « Tu fus égorgé et tu rachetas pour Dieu, au prix de ton sang, des hommes de toute race, langue, peuple et nation » (5,9).

C. LA LITURGIE

Même si l'orientation de l'autel met davantage en lumière aujourd'hui l'aspect « repas » de nos Eucharisties, les Prières eucharistiques qui sont utilisées dans nos églises après Vatican II n'omettent jamais leur aspect « sacrificiel ».

Regarde, Seigneur, le sacrifice de ton Église
Et daigne y reconnaître celui de ton Fils
Qui nous a rétablis dans ton Alliance [...]

Et maintenant, nous Te supplions, Seigneur,
Par le sacrifice qui nous réconcilie avec toi,
Étends au monde entier le salut et la paix.
(Prière eucharistique n° 3)

Nous T'offrons son corps et son sang
Le sacrifice qui est digne de Toi et qui sauve le monde.
(Prière eucharistique n° 4)

D. LA RÉFLEXION THÉOLOGIQUE

Il est évident que nous nous trouvons une fois de plus devant un mystère, c'est-à-dire devant une contradiction apparente de l'Écriture, devant un paradoxe. Le pardon de Dieu est effectivement un acte absolument gratuit de sa Miséricorde ; mais, d'autre part, Jésus Lui-même a dit à ses disciples qu'il fallait que le Fils de l'homme subisse sa Passion, qu'elle faisait partie de sa mission.

Comment éclairer ce mystère ? En le mettant en relation avec l'une des grandes caractéristiques de l'Amour de Dieu, tel qu'il nous est révélé dans la Bible : Dieu nous aime d'un véritable amour, d'un amour nuptial, c'est-à-dire d'un amour qui n'a rien de paternaliste. Il nous aime tellement qu'Il veut que nous puissions L'aimer en retour. Certes, Il n'a pas besoin de notre amour pour être heureux, mais cet amour, l'amour des pauvres créatures que nous sommes, Il le réclame, Il en a soif !

Et c'est ainsi qu'Il a voulu qu'au nom de toute l'humanité son Fils Lui offre un Sacrifice parfait, d'une valeur infinie, qui mérite le pardon de tous les péchés du monde. Le pardon de nos péchés est donc à la fois un don gratuit de la Miséricorde de Dieu et un salut qui nous a été mérité par le Christ. Dieu nous aime tellement qu'Il n'a pas voulu que nous nous présentions toujours devant Lui les mains vides, comme de perpétuels assistés ; Il a voulu que nous puissions Lui offrir une juste réparation, celle que, seul, pouvait Lui présenter son Fils unique. Tout en nous aimant d'un amour absolument gratuit et miséricordieux, le Père nous donne la possibilité de l'aimer en retour. Sans en avoir littéralement besoin, Il attend, Il réclame la réciprocité de notre amour. Notre pauvre amour de pauvres pécheurs, Il le mendie !

Est-il besoin d'ajouter que ce qui plaît à Dieu dans le sacrifice du Calvaire, ce n'est pas la souffrance de son Fils – un mal qu'Il a en horreur ! –, mais cette espèce de sourire intérieur que le Fils conserve au sein de sa Passion. Loin de se révolter contre ce qui lui arrive, Il dit « Oui » à la Volonté mystérieuse de son Père et répare ainsi infiniment toutes nos révoltes, tous nos blasphèmes, toutes nos désobéissances. C'est ce qu'affirme clairement l'épître aux Romains : c'est par l'obéissance d'un seul que la multitude des hommes a été justifiée (5,19).

II. LE CHRIST NOUS ASSOCIE À SON ŒUVRE DE RÉPARATION

A. UNE VÉRITÉ MERVEILLEUSE : DIEU VEUT NOUS ASSOCIER À L'ŒUVRE DE NOTRE SALUT.

Si, dans sa sagesse éternelle, Dieu voulait que son Fils Lui offre un sacrifice en réparation de tous les péchés du monde, c'est qu'Il voulait aussi que nous puissions nous aussi transformer toutes nos souffrances en sacrifices capables de Lui plaire et de sauver le monde.

Nous pouvons nous aussi, par le Christ et en Lui, offrir au Père tous nos actes d'amour. Nous pouvons participer très étroitement au salut de nos frères et à notre propre salut. Nous nous trouvons ici encore face à un mystère qui nous dépasse totalement. Jésus est le seul Médiateur entre Dieu et les hommes : son sacrifice est le seul capable de réconcilier pleinement les hommes avec son Père. Mais Dieu nous fait l'honneur de nous associer à l'œuvre grandiose de la rédemption des hommes.

Mystère étonnant qu'exprime Saint Paul lorsqu'il écrit aux Colossiens : « En ce moment, je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son corps, qui est l'Église. » (2,24)

À la suite de l'Apôtre, les chrétiens ont toujours été convaincus qu'en continuant à croire à l'Amour de Dieu au milieu de leurs épreuves, ils sauvent le monde avec le Christ et en Lui. Ce qui plaît à Dieu, ce ne sont pas – est-il besoin de le répéter – nos souffrances en elles-mêmes, mais la confiance avec laquelle nous les vivons, cette espèce de sourire intérieur que nous conservons dans le fond de notre cœur, alors même que nous sommes terriblement éprouvés. Malgré les épines qui blessent notre corps ou notre sensibilité, nous offrons alors au Seigneur les roses de notre confiance et de notre amour.

C'est en ce sens que Thérèse pouvait écrire qu'elle s'engageait à chanter tout en jetant des fleurs devant le trône de l'Agneau, même si elle devait cueillir ces fleurs au milieu des épines, et que son chant serait d'autant plus mélodieux que les épines seraient « longues et piquantes » !

B. À QUI OFFRIR CES ACTES DE RÉPARATION ?

Tantôt, c'est au Père que nous offrons directement nos actes de réparation lorsque, par exemple, au lieu de nous révolter devant une épreuve qui nous arrive, nous l'acceptons dans la paix, en croyant de tout notre cœur que c'est une épreuve permise par sa divine Sagesse, par sa Providence. Nous l'offrons au Père par le Christ et en Lui, car nous savons bien que c'est Lui qui nous envoie l'Esprit Saint pour que nous ayons la force de la porter. Tantôt c'est au Christ que nous offrons ces actes de réparation, car nous nous rappelons que nos péchés « blessent » son Cœur, spécialement toutes nos ingratitudes. À Paray-le-Monial, Il a confié à Marguerite-Marie combien Il souffrait de voir les consacrés ne pas apprécier sa présence dans tous les tabernacles du monde, ne pas venir « Lui tenir compagnie ». Et voilà que, pour réparer toute cette ingratitude, des milliers de chrétiens décident de faire « amende honorable » ; de faire des veillées d'« adoration réparatrice », de « consoler » Jésus de la peine que nous Lui faisons.

Peu importe le vocabulaire que nous employons pour exprimer notre désir d'offrir au Christ nos actes d'amour. Les uns utiliseront davantage le langage de la « réparation », d'autres, comme la petite Thérèse, celui de la « consolation ». Et plutôt que de consoler son Cœur, elle préfère essuyer sa Face, être pour Lui une nouvelle Véronique, car Thérèse croit profondément que ses actes d'amour peuvent faire sourire Jésus. Et la meilleure

façon de Le réjouir, c'est de sourire en réponse au Sourire qu'Il ne cesse de poser sur nous. Un message qu'elle transmettra à Sœur Marie de la Trinité, sa jeune novice. C'est pourquoi elle la reprenait quand elle la voyait plisser le front ou conserver une mine renfrognée : « Jésus aime les cœurs joyeux, lui disait-elle. Il aime une âme toujours souriante. Quand donc saurez-vous Lui cacher vos peines ou Lui dire en chantant que vous êtes heureuse de souffrir pour Lui ? » À l'école de Thérèse, Marcel Van, dans sa prison, adopte la même conduite. Il écrit à sa sœur Anne-Marie Té : « Aucune affliction n'est capable d'effacer le sourire bienveillant que je laisse paraître sur mon visage amaigri. Et pour qui la caresse de mon sourire, si ce n'est pour Jésus, le Bien-Aimé ? »

C. LES DEUX GRANDES MANIÈRES DE RÉPARER

Nous allons étudier successivement deux façons de réparer qu'ont utilisées depuis toujours les chrétiens – et spécialement les saints – parce qu'elles correspondent à deux façons fondamentales et complémentaires de plaire au Seigneur.

1) S'offrir à l'invasion de l'Amour miséricordieux du Seigneur

À l'école de Marguerite-Marie, de Thérèse, de Faustine et de tous les saints, nous avons compris qu'une façon fondamentale de réparer nos péchés est de ne plus nous fermer à l'invasion des torrents de son Amour miséricordieux

Combien de fois avons-nous peiné le Seigneur parce que nous ne Lui avons pas demandé toutes les grâces que son Cœur désirait tant nous donner ! Et combien nous Lui faisons plaisir quand nous décidons de prendre le temps de les Lui demander ! Rappelons-nous le dernier verset du *psaume 146* (147 A) : « Dieu se plaît en ceux qui espèrent son amour ». Oui, avoir confiance en la générosité infinie de Dieu Lui plaît énormément et répare tous ces manques de confiance qui blessent tellement son Cœur de Père !

Au lieu de nous présenter devant le Seigneur les mains pleines de nos sacrifices petits ou grands – ce que nous faisons notamment durant l'Offertoire de la messe, nous pouvons aussi nous ouvrir à l'invasion de l'Esprit-Saint qu'Il veut répandre dans nos cœurs – ce que nous faisons notamment lorsque nous recevons un sacrement. Et nous Lui faisons tout autant plaisir en nous présentant ici les mains vides pour nous ouvrir à l'invasion des torrents de sa Miséricorde.

Quand nous adoptons cette manière de réparer, nous regardons l'icône que le Seigneur a demandé à sainte Faustine de faire dessiner et nous laissons déborder sur nous le sang et l'eau qui jaillissent de son Cœur. Ou bien nous faisons nôtre l'acte d'offrande de Thérèse à l'Amour miséricordieux du Seigneur.

Mais il y a une autre façon de réparer, de Lui plaire. Nous la développerons davantage car, nous l'avons vu au début de ce parcours, nous avons un peu plus de mal aujourd'hui à la vivre, étant donné qu'en lisant trop rapidement Thérèse ou Faustine, certains chrétiens se sont imaginés que, pour plaire au Seigneur, il suffisait de se présenter toujours devant Lui « les mains vides ».

2) Offrir nos sacrifices au Seigneur

Nous pouvons en effet et même nous devons, avec Marguerite-Marie, Thérèse, Faustine et tous les saints, nous présenter aussi devant Lui les mains pleines de nos sacrifices petits ou grands. Il nous les mendie, Il en a soif. Sans oublier, bien sûr, que c'est encore Lui qui nous donne la grâce de les accomplir !

Mourir martyr, torturé, crucifié, a été et reste toujours le rêve de beaucoup de chrétiens, car c'est imiter Jésus jusque dans sa mort. D'ailleurs, pendant des siècles, l'Église ne canonisait que les martyrs – Saint Martin, évêque de Tours mort en 397, a été le premier à être canonisé alors qu'il n'était pas mort martyr. Et les martyrs ont toujours cru à la fécondité de leurs souffrances offertes avec amour. Dans une formule lapidaire, Tertullien exprimait dès le deuxième siècle l'espérance qui habitera toujours le cœur des martyrs : « *Sanguis martyrum, semen christianorum* – Le sang des martyrs est une semence de chrétiens ».

Mais les chrétiens n'ont jamais oublié que c'est l'amour et non la souffrance qui plaît au Seigneur et obtient la conversion des pécheurs. Saint Paul envisage même qu'il serait possible de livrer son corps aux flammes sans amour dans le cœur (*1 Co* 13,3). C'est pourquoi, on a tout à fait le droit d'offrir à Dieu son chant d'amour dans ses joies comme dans ses peines. Il y a aussi le martyre « à coups de piqûres d'épingle », disait Thérèse, c'est-à-dire tous les sacrifices de toute vie communautaire – que la communauté soit familiale, paroissiale, professionnelle ou monastique !

Il n'empêche que les saints – nos modèles – ont toujours senti l'Esprit-Saint leur suggérer de désirer la souffrance pour réparer davantage ! Ce n'est ni du jansénisme, ni du masochisme, ni du dolorisme ; c'est tout simplement l'Évangile : pour que le grain produise du fruit, il doit mourir ; pour être disciple du Christ, il faut Le suivre en portant sa croix !

Dans son *Petit Journal*, sainte Faustine écrit ce que Jésus lui dit un jour : « Il n'y a qu'un prix par lequel on rachète les âmes – et c'est la souffrance unie à ma souffrance sur la Croix. L'amour pur comprend ces paroles, mais l'amour charnel ne les comprendra jamais » (§ 324).

Cette conviction de sauver les âmes par l'offrande de nos souffrances s'est exprimée de façon magnifique au 13ème siècle, au porche des cathédrales. Le sourire d'un visage gothique, remarque André Malraux, n'est pas celui d'un bouddha, le sourire d'un être qui, tout en essayant de compatir aux souffrances d'autrui, n'est plus atteint par leur morsure ; c'est le sourire d'un homme ridé, buriné par les épreuves : « Les plus belles bouches gothiques, écrit-il, sont les cicatrices d'une vie ». Mais ce sont les cicatrices d'une vie qui a porté des fruits ! André Malraux avait compris, sans oser y croire, que la beauté incomparable de la foi chrétienne a été de transfigurer la souffrance humaine : offerte, elle devient féconde !

« Depuis la venue du Christ, remarquait le père Charles, nous sommes délivrés, non du mal de souffrir, mais du mal de souffrir inutilement. » Cette humble certitude d'exercer, par l'offrande de sa souffrance, une véritable maternité spirituelle, Paul Claudel la met sur les lèvres de Violaine, lorsqu'elle confie à son père à la fin de *L'Annonce faite à Marie* : « Père ! Père ! Ah que c'est doux, ah que cela est terrible de mettre une âme au monde ! »

« Chacun a sa croix, disait en son langage abrupt le curé d'Ars. Si on connaissait tous les mérites et qu'on pût les prendre, on se les volerait les uns aux autres. » – « Si nous pouvions aller passer huit jours dans le Ciel, disait-il encore, nous comprendrions le prix de ce moment de souffrance. Nous ne trouverions pas de croix assez lourdes, pas d'épreuves assez amères. »

Si nous mettons des calvaires aux carrefours de nos villages, ce n'est pas seulement pour nous rappeler l'amour inouï avec lequel notre Dieu a souffert pour nous ; c'est aussi pour ne pas oublier que nous pouvons sauver le monde avec Jésus et en Lui, en offrant à Dieu toutes les épreuves de notre vie quotidienne. Une offrande que nous renouvelons en chaque Eucharistie.

Pourquoi la réparation s'adresse-t-elle de manière privilégiée au Cœur de Jésus ? C'est parce que le Cœur de Jésus « a été le lieu d'une souffrance intérieure autrement longue et douloureuse que celle de son corps sur la Croix », nous dit sainte Marguerite-Marie. Il est donc juste que notre réparation s'adresse à Lui d'une façon ciblée. Alors seulement le culte rendu à l'amour méprisé de Jésus devient de plein droit culte de son Cœur. »

(Père Édouard Glotin, *« De l'amour à l'adoration : le culte du Cœur de Jésus »*, Le Clair regard, p. 134).